

Fiction

Numéro 68, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21102ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (68), 9–16.

**MON ANNÉE DANS LA
BAIE DE PERSONNE
UN CONTE DES TEMPS
NOUVEAUX**
Peter Handke
Trad. de l'allemand
par Claude-Eusèbe Porcell
Gallimard, Paris, 1997,
484 p. ; 39,95 \$

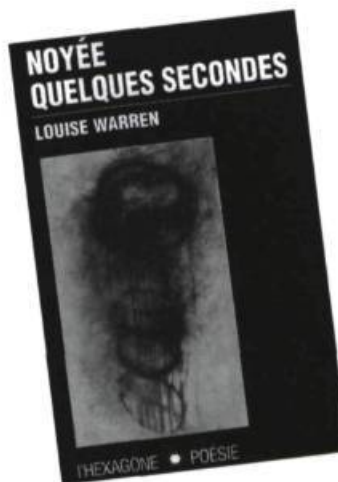
« Rêver et marcher » : c'est la devise adoptée par le héros de ce récit. On est en effet très proche de Jean-Jacques Rousseau et de ses rêveries de promeneur – bien qu'en un peu plus serein – avec ce Gregor K. dont le nom entier semble par ailleurs référer à l'univers kafkaïen. Pas étonnant puisque c'est de métamorphoses qu'il est question pour ce personnage d'écrivain étrangement semblable à l'auteur, autant que de solitude et de confessions créatrices. Le chemin employé cependant, celui de l'ennui en tant que matériau, n'est pas sans danger pour un livre de cette taille, et distingue d'emblée le travail de Handke d'un roman au sens habituel du mot. Peu ou pas de tension, expérience de l'impossibilité de raconter, désamorçage sceptique de la portée sociale du récit, il en résulte pour le narrateur comme pour le lecteur une simple disponibilité ; la description seule y fait figure d'événement et le libre jeu de la parole et de l'imagination est mis à nu, distancé de son contenu comme d'un vêtement. Après une première partie élaborée sur le mode d'une douce schizoïdie, suivie d'un épisode où une sorte de participation passive commence à se faire jour, on voit la personne tourmentée de Gregor se déplacer, devenir en quelque sorte comme le point de fuite de sept histoires d'errance, celles de ses amis absents. Se moquant de la vraisemblance et nous entraînant d'impasse en im-

passé, il en vient à se projeter comme accidentellement, se racontant lui-même tout en assumant la fluidité de son *je*. Dans cette histoire qui tient du tableau, l'intrigue sera surtout confinée à la recherche de champignons dans la baie, sorte de mystique de la banalité où le simple contact avec le végétal, telle l'herborisation insulaire du vieux Rousseau, apporte une rédemption quotidienne loin des hommes, une ressaisie des pouvoirs de l'imagination par l'absorption dans le magma impersonnel de la nature. « Mais n'exagéré-je pas, et la recherche des champignons n'était-elle pas plutôt une concurrence, féconde, à la position assise et à l'écriture ? » Pour ceux qu'un long accouchement poétique à partir du néant ne saurait effrayer.

Thierry Bissonnette

**NOYÉE QUELQUES
SECONDES**
Louise Warren
L'Hexagone, Montréal,
1997, 86 p. ; 12,95 \$

Par l'écriture, une femme réinvente son intériorité en se créant un double qui l'oblige à descendre au plus profond d'elle-même. C'est l'eau, située dans les plis de l'être, qui deviendra le lieu d'une intense interrogation sur soi, sur le monde ainsi que sur la création d'un « Ailleurs » poétique spécifique. Cette écriture se fera quête des « dormeurs » – vivants ou morts –, qui ont nourri l'existence de celle qui écrit. La poésie convoque la vie à un étrange et grave rendez-vous. Des souvenirs émergeant d'un passé et d'un quotidien plus ou moins lointains sont revisités par l'intermédiaire – la « médiation » aurait dit Fernand Dumont – d'un regard poétique pénétrant, perçant



même, mais qui conserve une certaine douceur impressionniste face à un univers somme toute assez tragique. Mais à la limite, cette quête poétique rencontre le vide : « descendre / et vivre / en bas / dans la lenteur / là / où personne / n'appelle / ne répond [...] ». Et plus loin, on nous dit : « descendre / entre l'air / et l'eau / s'écrire vivante / toute bleue à l'intérieur / séparée / de ses morts [...] » « le monde / peut disparaître / quand / à l'inté-

rieur / de l'intérieur / une voix / mobile / loin devant / avance / monte et descend ».

L'écriture de Louise Warren est limpide et riche, inaugurant un discours poétique assez original. Cependant, la clarté de cette poésie est paradoxalement doublée d'une subjectivité exacerbée. C'est dire que l'on se perd parfois dans les méandres de ce *je* qui s'adresse un peu trop à lui-même...

Gilles Côté

UN AN
Jean Echenoz
Minuit, Paris, 1997,
110 p. ; 19,95 \$

Un matin de février, Victoire se réveille auprès d'un cadavre. N'ayant aucun souvenir de ce qui s'est produit la veille et ne sachant donc pas son degré de responsabilité dans l'affaire, elle décide qu'il est plus prudent de quitter Paris et, si possible, de se faire oublier. Munie de pratiquement toutes ses économies, elle prend, comme les circonstances l'exigent, le premier train, qui part en l'occurrence pour le Sud. Commence alors un itinéraire qui, l'argent venant à manquer, conduit à l'itinérance, un curieux périple pendant lequel Victoire croise une galerie de personnages colorés. De trajets à vélo en étapes franchies grâce à l'autostop, la jeune femme est ramenée, un peu moins d'un an plus tard, pratiquement à son point de départ. Cette fugue n'est pas sans rappeler *Les grandes blondes* du même auteur, où une jeune femme était traquée par les chercheurs d'une émission de télé sensationnaliste.

Outre une aventure dont on suit avec curiosité les développements, une chute inattendue digne de ce que, à tort ou à raison, on considère comme la conclusion d'une nouvelle réussie, l'intérêt de ce récit – qui se dévore en une courte soirée – tient à l'écriture de Jean Echenoz, vivante et extrêmement in-

ventive, qui met en évidence la dimension matérielle du langage : « La voix de Castel était un peu cassée, lyophilisée, sèche comme un échappement de moteur froid, quand celle de Poussin sonnait tout en rondeur et lubrifiée, ses participes glissant et patinant comme des soupapes, ses compléments d'objet dérapant dans l'huile. » En outre, Jean Echenoz sait brillamment tirer profit des possibilités associatives et créatrices des expressions en apparence les plus banales. Ainsi à propos de Louis-Philippe, dont on apprend d'entrée de jeu qu'il croisait Victoire « où qu'elle fût et n'importe quand, [et qu'il] savait toujours la retrouver dès qu'il voulait ». Ce détail au premier abord anodin est rigoureusement pris au pied de la lettre pendant toute la suite du récit où Louis-Philippe « croise » de temps à autre la fugitive Victoire, pas autrement surprise de ces rencontres inopinées, alors que, de plus en plus vaincue, elle ne sait pourtant pas elle-même où ses pas la mènent. Cela met en évidence combien les mots découpent le réel, l'orientent, lui font prendre un sens. C'est vrai pour tous les locuteurs, bien évidemment, mais les écrivains comme Echenoz le savent et leur art, la littérature, est de savoir en jouer, pour notre plus grand plaisir.

Hélène Gaudreau

LES POMMES LES PLUS HAUTES
François Hébert
L'Hexagone, Montréal,
1997, 74 p. ; 12,95 \$

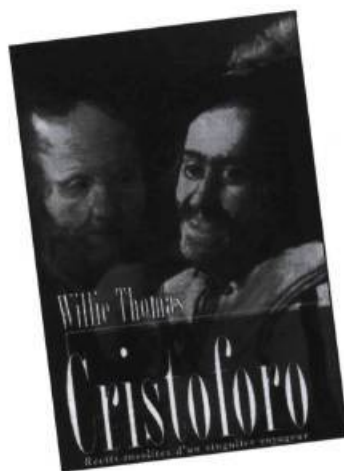
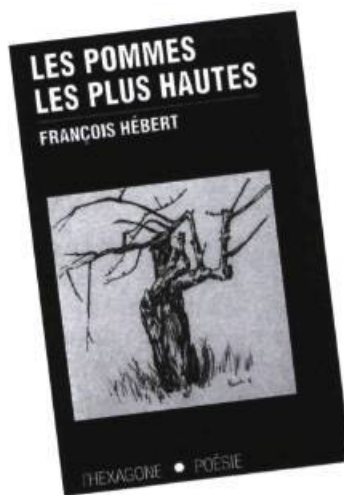
Il y a dans les derniers poèmes de François Hébert une légèreté dont on ne sait d'abord si elle transcende le banal. Puis on pense à Robert

Desnos et à certaines comptines faussement juvéniles, et on voit que l'arme à deux tranchants qu'est le ludisme s'y trouve habilement maniée. « Moi j'ai beau dit l'enfant / du haut de ses deux ans / de ses trois pommes / en riant dans mes yeux / comme si j'étais un miroir fiable / avec l'âge que je suis ». Notons aussi un aspect érudit : sont évoqués les univers de peintres, de musiciens, d'écrivains aussi, qui semblent avoir été d'une certaine partie de pêche qui a inspiré un chant au poète. Malgré une structure d'ensemble qu'on aurait souhaitée plus resserrée (il s'agit à la base de morceaux d'origines diverses), le pari d'un minimalisme partiel fonctionne. Plus nombreux de la même veine, les poèmes auraient sans doute réussi à imposer le ton de l'ouvrage, mais la fraîcheur de l'approche laisse une impression durable. De 7 à 77 ans, avec quelques ajustements.

Thierry Bissonnette

CHRISTOFORO
Willie Thomas
XYZ, Montréal, 1997,
234 p. ; 19,95 \$

Dans des entrecroisements d'histoire de France et d'histoire des Amériques, se découvrent six récits rapportés par la plume volubile d'un cul-de-jatte muet, Anastase de Saint-Just, porté tantôt sur les épaules de César Vascon, tantôt sur celles de Judah Macabé, ses fidèles esclaves, et toujours accompagné par Bérénice, sa non moins fidèle chatte, originaire d'Angora. Malgré le caractère un peu hétéroclite de ces extravagantes chroniques, elles n'en constituent pas moins autant de clins d'œil amusés à la petite histoire d'une époque qui s'étend, grosso modo, de



grands, apparaissent dans la réalité sous un jour particulier. Ils sont servis par une écriture alerte, qu'apprécieront les lecteurs déjà séduits par le cadre historique qui les rend si savoureux.

Sylvie Trottier

L'ENFANT ÉTERNEL
Philippe Forest
Gallimard, Paris, 1997,
369 p. ; 27,95 \$

Un premier roman est souvent autobiographique ; ce Prix Femina du premier roman 1997 l'est certainement. Philippe Forest a 30 ans, il enseigne les Lettres et fait de la recherche. Il a déjà publié huit essais dans lesquels on retrouve de grands noms de la littérature comme Renan, Sollers, Camus, Joyce, Kafka, Muir, Borges, Butor, Robbe-Grillet. Rentrant à Paris avec Pauline dont ils ont fêté les trois ans à Noël, les parents, Philippe et Alice, décident de consulter le médecin car l'enfant se plaint d'une douleur au bras. « Le mot CANCER n'est jamais prononcé. On parle de 'remaniement', puis de 'lésion', de 'grosseur', de 'tumeur' enfin. Puis l'on passe aux termes plus techniques : 'sarcome osseux' se divisant encore en 'ostéosarcome' et en 'sarcome d'Ewing'. » Le temps se partage entre les hôpitaux et la maison. Examens et traitements. Première opération pour enlever la « boule » dans le bras, remplacer l'humérus par une tige de métal et l'articulation de l'épaule par une prothèse. Morphine et chimiothérapie. Deuxième opération pour enlever un poumon. Radiothérapie et morphine. Pauline meurt à 4 ans. L'émotion est partout présente dans le livre mais la tristesse ne traverse pas les pages. C'est tragique mais personne ne dramatise. Parents et enfant vivent très proches, dans une communication constante et dans le respect de la vérité. Ils apprennent ensemble ce qu'est

la naissance d'Anastase de Saint-Just, en 1589, au milieu du siècle suivant.

De Paris aux Pyrénées, de la Cadie au Maine, en passant par la côte des Beaux Prés, la rivière dite aux Loups, Kébec..., on voyage à dos d'homme ou de chameau sur les terres de nos ancêtres et chez les Sylvicoles des Kanas. En une traversée d'un peu plus de deux cents pages, on rencontre, au hasard des pérégrinations d'un singulier personnage, une faune variée : des nobles qui n'ont parfois que le titre, des hommes de Dieu, des nonnes, des hommes et des femmes de cour, des commerçants et de valeureux *Sauvages* qui sont tous inéluctablement soumis aux forces du destin.

« Avec les années, j'avais appris à me faire petit et à n'offrir aux gens que le visage qu'ils voulaient bien voir. » Un peu à l'image de cette confession de l'étrange scribe sans jambes, les faits, petits et

la douleur, l'inquiétude et l'espoir, mais aussi ce qu'est la mort. Ils vont visiter l'Eurodisney, se promènent au Jardin des Plantes, au Château et dans les jardins de Versailles. Ils achètent beaucoup de livres, racontent souvent l'histoire de Peter Pan, l'enfant qui ne veut pas grandir. Pauline veut apprendre à lire, à écrire ; elle écoute la télévision. Avant la seconde opération, son père lui explique ce que sont les poumons, des ballons qui se gonflent et se dégonflent. La « boule » s'est logée dans le poumon droit, il faudra l'enlever. « Quand j'ai eu fini, elle a juste commenté : *Ce n'est pas grave, Papa, je respirerai avec l'autre ballon !* »

Avec une grande simplicité et tout son poids de vérité, ce livre raconte la vie de Pauline, pour qui la mort semblait naturelle : On ferme les yeux et on s'envole, disait-elle ! Un instant... qui rend l'enfant éternel.

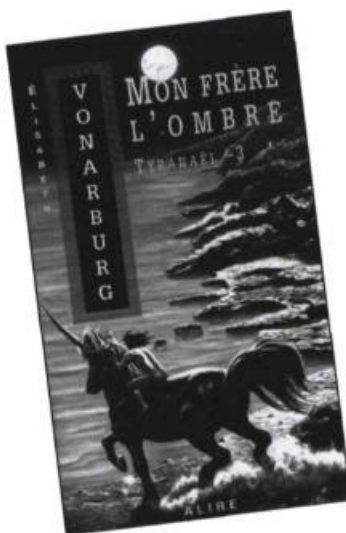
Monique Grégoire

**TYRANAËL 2 :
LE JEU DE LA
PERFECTION**
Élisabeth Vonarburg
Alire, Québec, 1996,
320 p. ; 14,95 \$

**TYRANAËL 3 :
MON FRÈRE L'OMBRE**
Élisabeth Vonarburg
Alire, Québec, 1997,
353 p. ; 14,95 \$

Certains auteurs de science-fiction sont des conteurs d'histoires, d'autres des créateurs d'univers. Élisabeth Vonarburg appartient à la seconde catégorie. La série de *Tyranaël* en est à son troisième volume, on nous promet qu'elle en comptera cinq. Ce vaste projet, en gestation depuis trente ans, commençait à se concrétiser en 1994 avec la publication des *Contes de Tyranaël*.

Pour résumer en peu de mots ce qui ne peut l'être, c'est, d'une part, l'histoire de la planète Tyranaël, dont les habitants ont disparu il y a



quelques centaines d'années. Ces humanoïdes étaient dotés d'une culture et d'une technologie élaborées. Certains d'entre eux semblaient également dotés de pouvoirs spéciaux : lévitation, télékinésie, télépathie, entre autres. Parallèlement, la Terre ayant connu une catastrophe climatique au début du XXI^e siècle,

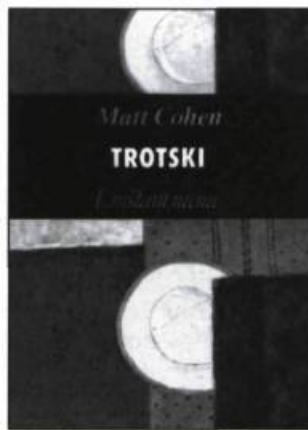
une vague d'émigration s'est organisée vers la lointaine planète appelée Virginia, du nom de la première descendante terrienne à y naître. Les Terriens découvrent leur nouveau milieu de vie, s'y installent et deviennent virginiens. Petit à petit, ils retrouvent des traces d'une civilisation antérieure, du temps où la planète s'appelait Tyranaël. Ce qu'ils n'arrivent pas à comprendre, c'est pourquoi la civilisation des Anciens a disparu. Ils sentent confusément que la mer y est pour quelque chose. En effet, cette mer est tout sauf normale. D'abord ce qu'on y trouve n'est pas de l'eau mais un élément, matière ou énergie, qui détruit ou du moins absorbe toute matière organique avec laquelle il entre en contact. Les Terriens, avec le temps et les générations, subissent l'influence de l'étrange planète et entrent en mutation, certains d'entre eux se voyant dotés des pouvoirs des Anciens.

L'instant même

Lire
pour faire durer
l'instant



Ballade sous la pluie
Pierre YERGEAU
Roman
153 pages, 17,95 \$



Trotski
Matt COHEN
Nouvelles traduites
de l'anglais par
Daniel Poliquin
219 pages, 24,95 \$

À PARAÎTRE :

L'assassiné de l'intérieur
Jean-Jacques PELLETIER
Nouvelles 190 pages, 19,95 \$

Regards et dérives
Réal OUELLET
Nouvelles 149 pages, 17,95 \$

Venir en ce lieu
Roland BOURNEUF
Essai 204 pages, 24,95 \$

**La littérature fantastique
et spectre de l'humour**
Georges DESMEULES
Essai

les auteurs seront présents au Salon du livre de Québec, au stand c-4

La série raconte donc la quête des Terriens pour comprendre le mystère et la dynamique de Virginia / Tyranaël, demeurés obscurs pour ses habitants. Cette saga cosmique rappelle les œuvres d'Asimov ou de Herbert. Elle se limite cependant à une seule planète et pourrait évoquer la « noosphère » de Teilhard de Chardin. Peut-être l'aspect le plus intéressant des romans réside-t-il dans la description du milieu qui accueille les Terriens. Les plantes et les animaux décrits sortent d'une imagination débordante et l'auteure crée entre eux des relations aussi surprenantes que les entités biologiques elles-mêmes. De la science-fiction intelligente qui amène à voir autrement le réel et le possible.

Robert Beaugregard

LA MORT DE TINTAGILES

Maurice Maeterlinck

Commentaire

dramaturgique de Claude Régy

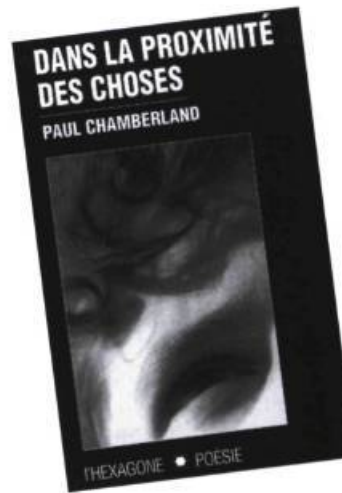
« Babel », Actes Sud, Arles / Labor, Bruxelles, 1997, 117 p. ; 10,95 \$

Cette courte pièce de trente pages est l'un des trois petits drames pour marionnettes publiés pour la première fois en un seul volume en 1894. Fidèlement à la mouvance post-romantique, anti-naturaliste et symboliste, elle s'inscrit dans la perspective d'un théâtre du silence où le dialogue du premier degré, indispensable, est doublé d'un dialogue parallèle, « inutile », capteur du drame intérieur que l'auteur soumet dans toute son indétermination à l'« âme » de son lecteur-spectateur. Au terme de la recherche par Maeterlinck de nouveaux codes de représentation, d'un

nouveau théâtre sur l'homme, mais débarrassé de l'homme, *La mort de Tintagiles* réintroduit l'énigme de la mort comme arrière-plan à un nécessaire étonnement de vivre.

La mort, omniprésente, remplit une fonction hautement rituelle : elle assure l'initiation de personnages jeunes ou vieux dans leur participation précaire au monde et à ses promesses latentes de bonheur. La mort est incarnée par une reine mystérieuse et cruelle, sans visage et sans nom. Par le biais de ses servantes, nouvelles Parques, elle s'acharne à faire enlever Tintagiles, un jeune garçon fragile et innocent. Tintagiles devra naître à sa mort, soustrait de l'ombilic sororal fait de cheveux d'or, alors que sa sœur Ygraine, tentant sans succès d'empêcher le rapt de la reine inique, accédera au *no man's land* où l'attend un infrangible seuil. L'initié (Tintagiles) devenu à son tour l'initiateur (d'Ygraine), l'essence du mythe ainsi atteinte témoigne de la réversibilité inhérente aux expériences profondes de la vie humaine.

Le commentaire dramaturgique de Claude Régy propose une réactualisation de la pièce de Maeterlinck. Régy a rassemblé les pages d'un carnet de travail, utilisé en préalable à la mise en scène du 3 février 1997 au théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Ce carnet regroupe des réflexions de Maeterlinck et intègre des extraits pertinents puisés dans les ouvrages incontournables d'Edgar Morin (*L'homme et la mort*), de Jean Baudrillard (*L'échange symbolique et la mort*) ou de Vsevolod Meyerhold (*Écrits sur le théâtre*), en vue d'élargir la charge symbolique, rituelle et émotive qui fait de *La mort de Tintagiles* un texte fascinant qui continue



sa dimension écologique et spirituelle. Cela nous rapproche des *Géogrammes 1* (1979-1985) (l'Hexagone, 1991) et des *Géogrammes 2* (1986-1991) (l'Hexagone, 1994). Si l'ensemble de l'œuvre de Paul Chamberland est traversé par l'idée du chaos, d'une apocalypse incontournable, ce dernier recueille, sans être nécessairement axé sur le principe d'espérance, est beaucoup plus accessible et moins noir que les œuvres précédentes. On peut donc croire que notre poète-philosophe-chercheur souhaite que le début du troisième millénaire propose des formations sociales plus humaines que celles que l'on connaît. À moins que, comme l'a jadis suggéré le philosophe allemand Theodor Adorno, la catastrophe ne soit déjà produite...

Gilles Côté

TRIBUNAL D'HONNEUR

Dominique Fernandez

Grasset, Paris, 1996, 505 p. ; \$

de nous parler, de créer de l'image et de restituer les sensations à l'origine de la phrase écrite.

Patrick Bergeron

DANS LA PROXIMITÉ DES CHOSES

Paul Chamberland

l'Hexagone, Montréal, 1996, 66 p. ; 12,95 \$

Paul Chamberland nous offre ici une poésie faite de petits tableaux évoquant la nature et le quotidien. Le poète se fait essentiellement spectateur d'un univers à la fois riche, foisonnant mais vide et éclaté. Un peu à la manière de *Témoin nomade* (l'Hexagone, 1995), il offre des points de vue fragmentaires sur le devenir de l'être humain et, surtout, sur

Piotr Ilitch Tchaïkovski, le plus célèbre des compositeurs russes, meurt le 25 octobre 1893, à Saint-Petersbourg. Le médecin traitant, assigné par la Cour impériale, constate un cas particulièrement virulent de choléra qui emporte le musicien en moins de quarante-huit heures. Maladie et mort étranges : Tchaïkovski aurait bu un verre d'eau d'origine suspecte dans un des meilleurs restaurants de la ville, pendant le souper qui suivait la création de sa sixième symphonie, connue depuis sous le nom de « pathétique ». Mais les symptômes de la maladie ressemblent plutôt à un empoisonnement par l'arsenic. De plus, le choléra n'avait fait que quelques victimes dans les quartiers populaires de la capitale russe. Suicide ou assassinat habilement camouflé ? « Mort à Venise » d'un célèbre artiste, mais transposée à Saint-Petersbourg ?

Il n'en fallait pas davantage pour qu'un romancier de la trempe de Dominique Fernan-

dez (*Porporino, Dans la main de l'ange, Le dernier des Médicis*, pour ne nommer que ces biographies) reprenne la vie et la mort *exemplaire* d'un homme comme Tchaïkovski. Le narrateur, un Russe d'origine française œuvrant comme émissaire d'une grande entreprise française qui construira le premier pont en fer sur la Néva, découvre qu'un ordre de la Cour a été porté à sept anciens condisciples de Tchaïkovski. Comme cela se produira pour Wilde deux années plus tard, un aristocrate haut placé a dénoncé la passion du compositeur pour Victor, jeune et bel officier, fils du comte Stenbock-Fermor. Ne voteront l'acquittement que trois des sept juges de ce tribunal d'honneur ; l'empereur ordonne, semble-t-il, la condamnation et fait parvenir au coupable le poison. S'expliquent ainsi les accents particulièrement douloureux de la dernière grande œuvre : le compositeur savait qu'il allait mourir, et les ombres de la mort, que la critique musicale a bien voulu déceler dans *l'Adagio Lamentoso*, n'étaient pas un simple présage. L'histoire réinventée ou révélée ? *Se non è vero, è ben trovato*, disent les Italiens.

En comparant cette biographie romancée à celles entreprises par d'autres écrivains (Roger Peyrefitte, par exemple, qui cherche plutôt l'insolite, le détail scabreux) on est frappé non seulement par l'accent de vérité basé sur d'intenses (et immenses) recherches – le lecteur est littéralement plongé dans l'atmosphère fébrile de Saint-Petersbourg –, mais par un des côtés les plus occultés de la culture européenne à la fin du siècle dernier. Les États occidentaux, dominés par une morale empruntée au règne de la reine Victoria, sombrent dans une hypocrisie où seule la France et l'Italie font figure de phare et de havre de paix pour les marginaux, les « uranistes » rejetés par la société bien pensante. Le narrateur explique, de façon on ne peut plus convaincante, que Tchaïkovski a été immolé sur l'autel de la

grande Russie, et qu'en le supprimant il fallait constituer un exemple. En nous présentant la société russe fin de siècle avec tout ce qu'elle comporte de mesquin, d'hypocrite, de grandiose, Dominique Fernandez brosse non seulement un tableau admirable d'une époque, mais il dénonce, en notre propre fin de siècle, la violence toujours faite aux marginaux dans des sociétés où la droite se montre de plus en plus forte. Du même coup, il rive le clou à Lucien Rebatet, grand connaisseur de la musique, homme cultivé, et en proie à un violent sentiment anti-homosexuel qui laisse son lecteur songeur. Dans *Une histoire de musique* (Laffont), Rebatet avait écrit, à la fin des années 60 (!), en dénonçant la « neurasthénie larmoyante » de Tchaïkovski : « Piotr Ilitch était incapable d'élévation intellectuelle ou morale, la notion de *fatum* qui remplit les cinq ou six mille lettres de sa correspondance relève d'une philosophie de collégien. Mais il y a dans la musique de ce névropathe une confession publique, pantelante, sans détours, même si elle ne raconte que la nostalgie d'un bonheur pour midinette ou les niaiseries langoureuses communes aux invertis vieillissants... c'est Beethoven à Marienbad. »

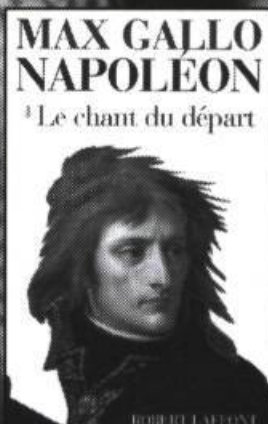
Paru plus tôt, le roman de Dominique Fernandez aurait pu empêcher, peut-être, la rédaction de telles sornettes.

Hans-Jürgen Greif

JOURNAL D'UN ENLÈVEMENT
Gabriel Garcia Marquez
Trad. de l'espagnol par Annie Morvan Grasset, Paris, 1997,
332 p. ; 29,95 \$

Écrire un roman à partir d'un événement politique et historique récent est une tâche délicate. D'un côté, il y a ce contrat de vérité qui s'établit entre le roman et la réalité ; de l'autre, il y a la nécessité de pervertir cette réalité afin que

Robert Laffont Max Gallo



Napoléon comme on l'a jamais raconté.

*en quatre tomes

le récit de l'événement passe indéniablement du côté de la fiction. *Journal d'un enlèvement* de Gabriel Garcia Marquez saute à pieds joints dans cette contradiction. Si la facture de ce roman est moins imprégnée de réalisme magique que les œuvres bien connues de l'auteur, il s'agit tout de même d'un véritable tour de prestidigitacion.

À travers ce récit du rapt et de la séquestration d'une dizaine de journalistes colombiens par un Pablo Escobar intransigeant, traqué et menacé d'extradition, *Journal d'un enlèvement* plonge au cœur des troubles violents que connaît la Colombie depuis de nombreuses années : guerres intérieures, assassinats politiques, corruption, terrorisme, etc. Le roman cherche moins à nous projeter dans l'imaginaire qu'à relater de façon crue une tragédie qui a bouleversé un pays et coûté la vie à deux femmes innocentes. Tout au long du récit, la narration oscille entre un ton manifestement informatif et un autre plus poétique, comme si les deux Gabriel Garcia Marquez, le journaliste et le romancier, prenaient tour à tour la plume, que l'histoire s'écrivait à quatre mains.

Même si les ruptures de tons sont fréquentes et un peu agaçantes, et malgré le fait que *Journal d'un enlèvement* soit souvent plus politique que poétique, il s'agit là d'un excellent roman. Gabriel Garcia Marquez a su créer un suspense captivant à partir d'une histoire dont le monde entier connaît le dénouement et il a réussi à transformer une figure hypermédiatisée comme Pablo Escobar en un personnage crédible et complexe. Il fallait un grand romancier pour donner toute son amplitude à ce fait divers extraordinaire.

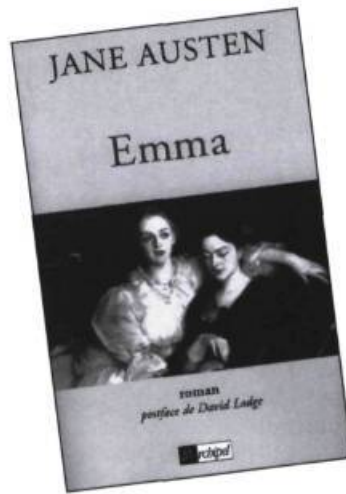
Alexandre Vigneault

EMMA
Jane Austen
Trad. de l'anglais
par Hélène Seyrès
L'Archipel, Paris, 1997,
534 p. ; 29,95 \$

L'écriture de Jane Austen, romancière britannique du tournant du XIX^e siècle (1775-1817), n'est pas romantique à la façon de George Byron ou de Walter Scott ; une influence antérieure marquée par l'idéalisme des sentiments amoureux et le réalisme concret la rattache à la tradition classique de l'histoire littéraire anglaise. Par contre, le traitement descriptif qu'elle fait de la campagne et la présence dans son œuvre de mélanges de classes sociales dus à des alliances rendent compte des saveurs nouvelles de l'époque et de l'influence de la littérature romantique.

Enfant gâtée, Emma, devenue châtelaine, applique son imagination oisive à faire naître des amours dans le cœur d'Harriet, sa protégée, une orpheline simplette et infortunée. Les intrigues amoureuses, que le lecteur anticipe facilement, se nouent, fort différentes de celles qu'a imaginées Emma. L'intérêt du roman repose sur la conscience que celle-ci prend de ses tendances, néfastes pour Harriet. Renonçant à vouloir arranger la vie des autres selon ses désirs, elle finit par corriger son comportement infantile.

Quoique bien campés, les personnages secondaires ne sont là que pour éprouver, à travers des dialogues savoureux qui constituent l'essentiel de la narration, la volonté capricieuse et les jugements défailants d'Emma. Les longues conversations avec cette dernière, qui demeure toujours au centre du récit, mettent en lumière le respect et la sollicitude, parfois feints, sur lesquels s'établissent les relations du moment entre les



membres de la communauté de Surrey.

Le pittoresque de la campagne anglaise, les mœurs extrêmement policées des seigneurs, et l'heureuse conclusion de ce roman séduisent, créant un intérêt pour l'œuvre romanesque de Jane Austen et les films qui s'en sont inspiré.

Danielle Gagnon

**HISTOIRES DU
PLAISIR D'EXISTER**
Jean-Pierre Otte
Julliard, Paris, 1997, 217 p. ;
39,95 \$

Drôle, émouvant, poétique, Jean-Pierre Otte manie la langue comme un virtuose son archet ! Est-ce la musicalité de sa prose ou la bonhomie de son ton qui séduit ou bien est-ce la présence des personnages qui enchante ? Une chose est sûre, il possède un indéniable talent de conteur.

Histoires du plaisir d'exister, ce sont trente courts récits. Les premiers nous donnent des nouvelles de la vie, cette chose étrange qui grouille en chacun de nous. Viennent ensuite « Les matins du monde », qui puisent dans les mythes et les légendes de la création chez diverses peuplades pour témoigner de ce que l'humanité a de tout temps voulu percer : le mystère des origines. En contrepoint de ces histoires, l'imagination vagabonde... Qui n'a pas connu un marginal solitaire, une collaboratrice fidèle, un quinquagénaire banlieusard qui discourt sur sa jeunesse, un chien malpoli et tout en muscles qui s'impose, une belle Jéhovah, un écornifleur professionnel ? En s'ajoutant, tous ces petits morceaux forment un livre où l'on flâne joyeusement en quête d'une vraie rencontre qui ne manque pas de se produire : c'est à la rencontre de soi que l'on parvient, ici comme dans tous les bons livres, par l'intermédiaire de l'autre, intermédiaire attendu inconsciemment parfois : « Quand l'inattendu nous surprend, une partie de nous-mêmes y est pourtant confusément préparée, comme suscitée par elle dans une perspective d'accueil. »

Sylvie Trottier

**GRAND CIEL BLEU PAR
ICI**
Robert Dickson
Prise de Parole, Sudbury,
1997, 97 p. ; 12 \$

Cet écrivain et traducteur franco-ontarien nous offre ici une poésie très riche qui tisse de nombreux liens entre la présence-absence de l'Autre (l'état amoureux), la nature et l'ordre des choses (entendons : la réalité dans son acception très élargie). Mais c'est surtout l'absence, le vide qui anime l'écriture du poète : « [J] e tombe et rebondis dans le / trou noir de mes peurs / et absences ». Un peu plus loin, Robert Dickson nous dit : « [J] e pleure dans mes yeux trempes / la distance / toutes les distances ». Mais le

plus intéressant réside peut-être dans cette interaction créatrice qui existe entre l'amour et la poésie, que Robert Dickson met bien en évidence : « [E] t dans la grâce de tes yeux le vif de tes gestes / cette présence grandiose de simplicité / le désir s'y lit comme un poème qu'on aime / depuis longtemps ».

Et comme dans le dernier recueil de Jean-Paul Daoust (*Les saisons de l'ange*, le Noroît, 1997), une réflexion sur la poésie nous est offerte et qui concerne le devenir de cette forme d'art : « [C] e poème n'a pas honte d'être bâtard / il se sent légitime / [...] ce poème vient d'un peu partout / et s'en va nulle part ». On sait que Robert Dickson exerce son art depuis vingt ans, ce recueil confirme en effet le beau talent d'un poète qui n'a plus rien à prouver.

Gilles Côté

MA PART D'OMBRE

James Ellroy
Trad. de l'américain
Freddy Michalski
Rivages, Paris, 1997,
488 p. ; 34,95 \$

Le 22 juin 1958, le sergent Wallinen de la criminelle de LA apprenait au jeune Lee Earl Ellroy, alors âgé de 10 ans, que sa mère avait été assassinée. Son corps, étranglé, avait été retrouvé ce matin-là dans la cours de l'école Arroyo. L'affaire Jean Ellroy débutait. Elle n'allait jamais se terminer.

Lee Earl n'aimait pas sa mère. « *Je m'efforçai de pleurer ce dimanche-là et jamais plus depuis.* » Il fit comme si cette mort était une délivrance et ne le concernait pas. L'enfant qu'il dépeint grandira dès lors sous l'œil indifférent d'un père comptable à la petite semaine, minable et hâbleur, mais très admiré par son fils pour sa prestance et ses succès féminins. Peu à peu s'installera chez Ellroy, se substituant au chagrin, la double obsession du sexe et du crime. Une affaire le hantera surtout : celle du meurtre non résolu d'Élisabeth Short, trouvée violée et horriblement mutilée et qui lui

fournira, bien plus tard, la matière du *Dahlia noir* (Rivage) dédié à sa mère.

Avant de trouver son salut dans l'écriture, Ellroy s'adonnera à une telle consommation d'alcool et de narcotiques pendant son adolescence et sa vie de jeune adulte qu'il sera hospitalisé avant l'âge de 30 ans, en proie au délirium tremens. Seuls la peur de perdre la raison et le désir de devenir écrivain le sauveront littéralement de la folie et de la mort.

Dès lors, Lee Earl deviendra James Ellroy, un auteur de romans noirs de stature internationale et qui nous livre, dans ce livre-enquête, une « part d'ombre » non pas subie comme une malédiction, mais vécue comme une réappropriation de sa mère, celle que son père appelait « la rouquine », « la soiffarde », « la putain ».

« Le dossier [d'enquête sur le meurtre de ma mère] était très mal tenu. Il débordait de petites fiches en vrac qu'on y avait fourrées avant de les oublier. Cet aspect souillon m'a offensé et m'a frappé par sa valeur symbolique. J'avais devant moi l'âme perdue de ma mère. J'y ai imposé l'ordre. J'ai constitué une rangée de piles bien nettes. J'ai repoussé l'enveloppe marquée 'Photos Scène Crime' sur le côté. J'ai commencé à feuilleter la première série de rapports du Livre bleu et j'ai remarqué d'étranges détails. »

Ailleurs, il dira : « Je voulais m'attaquer au dossier la tête claire et le cœur froid. » Et, en effet, à l'exception de la seconde partie – le livre en compte quatre – où l'auteur nous raconte sur le ton de la confession sa vie de jeune orphelin émancipé et d'adolescent tourmenté, la majeure partie du livre se lit comme un rapport d'enquête policier. L'écriture en a d'ailleurs le style dépouillé : phrases lapidaires, en rafale, sans ornementation, vocabulaire simple, direct, *cru* et, par dessus tout, une volonté de privilégier les faits aux sentiments.

Malgré le parti pris d'éviter à peu près tout lyrisme dans le traitement d'un sujet qui au-

25 ans d'édition en Acadie

L'Antichambre

Gracia Couturier



Au moment même où elle aborde le projet d'avoir un enfant, Marianne, une femme d'affaires de 35 ans, se retrouve face à l'incontournable : un cancer. Comme si le malheur se tissait au fil des joies, au fil des réussites.

2-7600-0337-X, 136 p., 16,95 \$

Le Pont

Michel Lee

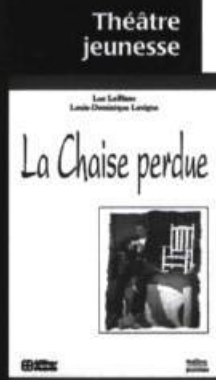


Du haut d'un pont, Fred regarde le gouffre à ses pieds. Un passant pressé tente de le raisonner. Un duel verbal intense s'ensuit. Plus qu'un texte dramatique sur le suicide, *Le Pont* est la rencontre de deux êtres aux prises avec un mal de vivre.

2-7600-0350-7, 52 p., 9,95 \$

La Chaise perdue

Luc LeBlanc
Louis-Dominique Lavigne



Depuis la mort de son grand-père, Mathieu rejette tout, même la chaise, son seul héritage. Il glisse dans un monde imaginaire où de curieux personnages envahissent sa chambre. À travers ceux-ci, Mathieu réussit à exprimer sa douleur et à apprivoiser un deuil qui le fait tant souffrir.

2-7600-0349-3, 68 p., 9,95 \$

éditions d'acadie

Les Éditions d'Acadie ♦ C.P. 885, Moncton (N.-B.), E1C 8N8

♦ Tél. (506) 857-8490 ♦ Téléc. (506) 855-3130 ♦ edacadie @ nbnet.nb.ca ♦

rait pu en appeler beaucoup, et en se refusant à tout apitoiement pour lui-même, Ellroy parvient à nous communiquer, à travers cette enquête minutieuse et en dépit de sa sécheresse apparente, sa propre hantise du fantôme de sa mère et, à travers elle, rappelle la mémoire de toutes les femmes « profanées » à qui l'on ne pourra jamais faire justice.

Dans ce livre de réconciliation et, en quelque sorte, de compassion, extrêmement contrôlé malgré son propos, James Ellroy donne toute la mesure de son talent qu'il n'a pas modeste. Plus que le livre réussi d'un écrivain de série noire, saluons, dans *Ma part d'ombre*, un grand livre. Toutes couleurs confondues !

Yvon Poulin

ÉTONNE-MOI
Guillaume Le Touze
L'Olivier, Paris, 1997,
205 p. ; 31,95 \$

C'est la curiosité qui mène le lecteur dans ce récit écrit, semble-t-il, à bâtons rompus. Mais il y a un fil. Les personnages ont en commun d'être en quête de quelque chose, d'autre chose, d'on ne sait trop quoi... De la profusion d'images qui se succèdent dans le roman comme dans un kaléidoscope se dégage pourtant une sensibilité, la même qu'a révélée *Comme ton père*, écrit en 1994, qui a valu à Guillaume Le Touze le Prix Renaudot. Dans *Étonne-moi*, les relations se nouent rapidement, connaissent un temps d'évolution, puis se défont... et se refont !

« Tout lui semblait prêt pour un bonheur qui n'était pas le sien. » À elle seule, cette phrase, qui sied à tous les personnages tant chacun traduit une espèce d'indécision, d'hésitation, rend parfaitement l'atmosphère du livre. Car les tableaux qu'on y peint par petites touches montrent des

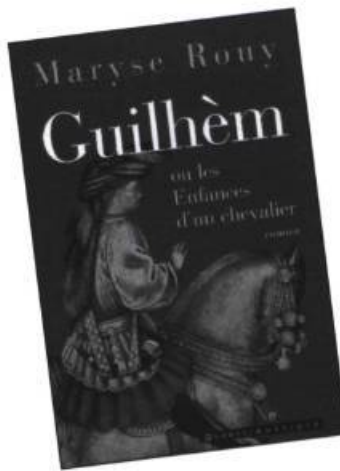
gens sympathiques, simples, des vies sans histoires, prêtes à prendre le large. Pourtant, ça ne décolle jamais vraiment. Bien que l'on sente chez certains une grande soif de vivre, on a l'impression qu'ils respirent en surface, les pieds encore calés dans le sable, comme s'ils étaient captifs du confort de l'enfance, ce temps où rien ne presse, où l'on a justement le temps d'improviser, de revenir sur ses pas, de tout recommencer. Et c'est ce que chacun fait !

« Le bateau partait dans la nuit. J'ai couru pour l'attraper. Un jour, de nouveau, je serai à quai. » Ce message que laisse Luc, le beau jeune homme aux origines mystérieuses et qui ne laisse personne indifférent, ravive chez ses hôtes de vieux rêves. Sans doute le récit de Guillaume Le Touze en ravivera-t-il aussi chez ses jeunes lecteurs ou, encore, chez ceux qui sont en proie à une certaine nostalgie, celle de n'appartenir à personne.

Sylvie Trottier

« MA JOIE », CRIE-T-ELLE
Denise Desautels
Le Noroît, Montréal, 1996,
103 p. ; 18 \$

Denise Desautels nous présente ici un sombre et pénétrant recueil d'où l'espoir est pratiquement aboli : l'obscur l'emporte sur la clarté, et les possibilités qui consolident parfois notre existence semblent effacées. On s'étonne devant cette poésie du désenchantement, de l'aridité, de la vanité d'être. Elle nous dit : « Or peu à peu le ciel baisse / la chambre se voûte toi-même / tu descends tu t'enfonces / dans ta gorge ». L'être humain est-il à lui-même sa propre prison, se créant ainsi une solitude et un vide quasiment insoutenable ? « [...] L'épouvante / de l'âme ne se dénie pas / rappelle sans cesse / ton œil vers / une fenêtre aveugle ».



C'est une poésie de l'abolition de soi, de l'Autre, de l'existence qui nous est offerte. À l'extrême limite, on peut parler d'une poésie de l'horreur. Elle écrit : « Désormais l'évidence / le va-et-vient de vivre ou / de mourir d'heure en heure / à chaque souffle t'emporte [...] » ; « [...] Ton œil / se tient sans hâte / devant ces choses / mortes que fait la vie ».

Gilles Côté

GUILHÈM OU LES ENFANCES D'UN CHEVALIER
Maryse Rouy
Québec / Amérique,
Montréal, 1997,
336 p. ; 21,95 \$

Après la mort de Bernart, mari qu'elle n'aimait pas, Dame Azalaïs regagne sa seigneurie de Moure, en Comminges, au pied des Pyrénées, en compagnie de son nouvel époux, Arnaut. Ce remariage déplaît à son fils Guilhèm alors âgé de 10 ans. On éloigne l'enfant turbulent afin qu'il puisse parfaire son éducation de chevalier à la cour du suzerain Bernart de Comminges, où il séjourne en compagnie de son ami d'enfance, un petit paysan, François. Cinq ans plus tard, une fois adoubé, et après avoir fait ses preuves en Flandre où il est allé tournoyer, Guilhèm devient à son tour seigneur de la Moure. Telles sont les grandes lignes de ce deuxième volume d'un cycle commencé avec *Azalaïs ou la vie courtoise*.

Le jeune héros fait quelques frasques (une fugue, un vol de fromage qui le mène en prison, une tentative d'enlèvement...). Il participe à des tournois. Ses déplacements le mènent d'un château à l'autre, à travers les rues mal famées de Toulouse en révolte, jusqu'en Flandre. Pourtant le livre manque de vie. La description des villes, Comminges ou Toulouse, est sans relief. Malgré les citations de troubadours, en exergue ou à l'intérieur des chapitres, on a quelque peine à prendre au sérieux cette reconstitution médiévale qui n'échappe pas aux clichés : la comtesse qui entreprend la fondation d'un monastère, la dame qui attend le retour du seigneur parti en croisade mais aussi la fillette qui apprend à l'inévitable chouette qui accompagne la sorcière que la dame va consulter pour « dénouer l'aiguillette » du mari qui la délaisse.

Les situations et la peinture des sentiments relèvent parfois du vaudeville plus que de la littérature chevaleresque : au moment où Jeanne de Comminges allait devenir sa maîtresse, le jeune Guilhèm doit se cacher derrière les courtines lorsque survient le mari Bernart, assistant en spectateur à une scène dont il aurait aimé être l'acteur.

Le style, laborieux, abonde en adjectifs et adverbes et accumule les stéréotypes. Lorsqu'elle prétend avoir quelque relief, la syntaxe s'appesantit.

Bref, il semble difficile de tomber sous le charme de ce Guilhèm ou sous celui d'Arnaut dont les jeunes filles « étaient toutes plus ou moins amoureuses [...] et maintenant qu'il était auréolé du prestige du vainqueur elles le trouvaient plus séduisant. Azalaïs, sentant le courant d'émotion sensuelle qui traversait son entourage rayonna de fierté parce qu'elle était l'épouse écoutée et tendrement aimée de cet homme vers qui convergeaient tous les rêves et tous les désirs ». Ce genre d'analyse relève plus de la collection « Harlequin » que de la littérature médiévale.

Jean-Pierre Tusseau